



**HAL**  
open science

# De la communauté au retrait du politique. Roland Barthes et Jean-Luc Nancy aux bords du politique

Justine Brisson

## ► To cite this version:

Justine Brisson. De la communauté au retrait du politique. Roland Barthes et Jean-Luc Nancy aux bords du politique. La communauté aujourd'hui. Autour de Jean-Luc Nancy, Hermann, pp.93-109, 2024, 9791037038142. 10.3917/herm.angel.2024.01.0093 . hal-04518138

**HAL Id: hal-04518138**

**<https://hal.science/hal-04518138>**

Submitted on 6 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# De la communauté au retrait du politique Roland Barthes et Jean-Luc Nancy aux bords du politique

Justine Brisson (Sciences Po)

Les écrits de Roland Barthes et de Jean-Luc Nancy semblent tous deux exprimer la même *demande*. « Demande » : c'est le titre d'un des livres de Jean-Luc Nancy, qualifiant par-là ce qui passe, de la littérature à la philosophie, comme « désir, attente, sollicitation, prière exigence éperdue<sup>1</sup> ». Toujours en excès, l'une débordant l'autre et l'ouvrant à ses dehors, c'est forts de cette même demande — ce passage de « philosophie à littérature et de littérature à philosophie<sup>2</sup> » — que tous deux ont consacré leur vie à penser le langage et l'écriture, mais aussi le corps et la voix. Si Barthes est l'aîné, Nancy et lui ont partagé plus d'une amitié commune : pensons par exemple à Maurice Blanchot, bien sûr, avec qui Barthes a entretenu une « ancienne conversation<sup>3</sup> », mais aussi à Jacques Derrida. Pourtant, à quelques exceptions près<sup>4</sup>, leurs deux noms ne sont que rarement rapprochés. Le dialogue n'a jamais vraiment eu lieu entre les deux hommes. Nous pouvons pourtant faire l'hypothèse que Barthes connaissait le travail de Nancy, ne serait-ce que sommairement. On trouve au moins une référence implicite à l'*Absolu littéraire*<sup>5</sup> de Nancy et Lacoue-Labarthe dans le dernier cours au Collège de France de Barthes, intitulé « La Préparation du roman<sup>6</sup> ». En effet, lors de la séance du 1<sup>er</sup> décembre 1979, Barthes traite du premier romantisme allemand et fait mention de « l'*Absolu littéraire* (la *Romantik*, disaient les romantiques d'Iéna)<sup>7</sup> », reprenant à son compte les termes employés par les deux auteurs. Quant à Nancy, si Barthes n'est pas pour lui un interlocuteur de premier plan, il consacre tout de même en 2003 une conférence à l'expression barthésienne

---

<sup>1</sup> Jean-Luc Nancy, *Demande. Philosophie, littérature*, Paris, Galilée, 2015, p. 9. Fait intéressant, dans la préface à l'édition anglaise, Nancy explique avoir préféré traduire le titre par « *expectation* » et non pas par « *demand* », sa variante plus littérale : « “Expectation” responds better to what “Demande” says to me in French. Philosophy and literature are in need of one another: not because they desire something of the other but as a “demand for love” or, at least, for encounter and sharing. » (*Expectation*, traduction anglaise par Robert Bononno, New York, Fordham University Press, 2018).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>3</sup> D'après le titre d'un article d'Éric Marty : « Maurice Blanchot, Roland Barthes, une “ancienne conversation” », *Les Temps Modernes*, vol. 654, no. 3, 2009, p. 74-89.

<sup>4</sup> Sans prétendre à l'exhaustivité, nous pouvons mentionner le chapitre « Shared Silence: Jean-Luc Nancy with Roland Barthes », de Thomas Gould (*Silence in Modern Literature and Philosophy Beckett, Barthes, Nancy, Stevens*, London, Palgrave Macmillan, 2018, p. 93-137) et l'article d'Alexandru Matei (« De la métaphysique du “commun” au “comment vivre ensemble” ». Jean-Luc Nancy et Roland Barthes sur la communauté », *Caietele Echinox*, vol. 32, 2017, p. 87-94). Citons également Élise Vandeninden (« Comment le texte touche le corps », *Études littéraires*, vol. 41, n° 2, 2010, p. 81-88).

<sup>5</sup> Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978.

<sup>6</sup> Roland Barthes, « Séance du 1 décembre 1979 », *La Préparation du roman I et II*, Cours et séminaires au collège de France (1978-1979 et 1979-1980), Paris, Seuil / IMEC, 2003.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 375. Ce n'est guère étonnant, quand on sait l'*Absolu littéraire* paraît un an auparavant aux éditions du Seuil, là où Barthes publie la plupart de ses livres.

d' « exemption du sens », retranscrite dans *La Déclosion*<sup>8</sup>. Par ailleurs, d'autres de ses textes semblent dialoguer avec Barthes de manière indirecte : ainsi du titre *Le Plaisir au dessin* de Jean-Luc Nancy, qui résonne étrangement avec *Le Plaisir du texte* de Barthes<sup>9</sup>.

Dans cet article, nous aimerions esquisser l'hypothèse d'un dialogue entre Barthes et Nancy, autour d'un terme qui leur a été cher : celui de la communauté. Le signifiant « communauté » est omniprésent dans les écrits de Nancy<sup>10</sup>. Si ce signifiant peut sembler moins central pour Barthes, la tension entre la solitude et la vie collective, entre l'individu et la communauté, est pourtant un fil conducteur visible dès ses premiers écrits, mais aussi dans ses correspondances et notes personnelles. Dans son premier cours au Collège de France, intitulé « Comment vivre ensemble ?<sup>11</sup> », Barthes s'intéresse tout particulièrement à question de la communauté. En effet, il y fantasme une forme de communauté inédite et utopique qu'il qualifie d' « idiorrythmique ». Dès 1976, il opère à sa manière une déconstruction de la notion de communauté, anticipant le dialogue à venir entre Nancy et Blanchot<sup>12</sup> autour de cette même question. Pourtant, lorsque Nancy publie *La Communauté désœuvrée* en 1986, Barthes n'est mentionnée qu'une seule fois. Alors que Nancy se questionne sur les liens entre expérience littéraire et communauté, il invite à se souvenir des travaux de Barthes – à la manière d'un hommage, mais peut-être aussi d'une mise en garde : « Se souvient-on assez, pour prendre un autre exemple encore, de ce que furent les premiers écrits de Barthes, et quelques autres plus tardifs ?<sup>13</sup> ». En dehors de cette mention, c'est *avec* et *contre* Blanchot (et Bataille en filigrane) que Nancy choisit de dialoguer. Pourtant, il importe également de montrer ce que leurs pensées respectives de la communauté ont de proche, mais aussi de divergent.

À ce titre, nous commencerons par tracer un parallèle entre la « communauté idiorrythmique » de Barthes, théorisée dans les années 1970, et la « communauté désœuvrée » pensée par Nancy dans les années 1980. Après avoir pris acte des points de contact entre leur entreprise respective de déconstruction de la notion de communauté, nous montrerons que leurs pensées divergent quant à un critère essentiel et définitoire de tout groupement : le critère du *nombre*,

---

<sup>8</sup> Jean-Luc Nancy, « Une exemption du sens », *La Déclosion (Déconstruction du christianisme, 1)* Paris, Galilée, 2005, p. 179-188. La première version du texte est prononcée en janvier 2003 au Centre Roland-Barthes, dirigé par Julia Kristeva, à l'université Paris-VII. Mentionnons également un article d'Hélène Nancy (« Ainsi Barthes, ainsi », *Le Portique*, nos. 37-38, 2016, en ligne), ce qui, tout ne prouvant rien, témoigne encore un peu plus d'une présence, si ce n'est familière, au moins existante, de Roland Barthes à Jean-Luc Nancy.

<sup>9</sup> Jean-Luc Nancy, *Le Plaisir au dessin*, Paris, Galilée, 2009 ; Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

<sup>10</sup> À titre d'exemples : *La Communauté désœuvrée* [1986], Paris, Christian Bourgois, 1990 ; *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996 ; *La Communauté affrontée*, Paris, Galilée, 2001 ; *La Communauté désavouée*, Paris, Galilée, 2014.

<sup>11</sup> Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens, cours et séminaire au Collège de France (1976-1977)*, Paris, Seuil / IMEC, 2002

<sup>12</sup> Outre les ouvrages de Jean-Luc Nancy précédemment cités, le dialogue avec Maurice Blanchot passe aussi par *La communauté inavouable* (Paris, Éditions de Minuit, 1983).

<sup>13</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté désœuvrée, op. cit.*, p. 26.

déterminant la taille de la communauté. En dernière instance, nous souhaiterions prouver que ce qui se donne à lire à travers leur pensée du commun, c'est en fait deux conceptions différentes du « retrait du politique<sup>14</sup> » : le retrait comme *retracement* du politique chez Jean-Luc Nancy, et le retrait comme *recul* du politique chez Roland Barthes.

## 1. PENSER LE VIVRE-ENSEMBLE : DESŒUVRER LA COMMUNAUTÉ

Commençons par nous intéresser à la façon dont Barthes formule une pensée de la communauté dans son premier cours au Collège de France, à travers ce qu'il nomme « idiorrythmie », néologisme formé à partir du grec *idios* et *rhythmos* signifiant « rythme propre ». Barthes choisit de placer son cours sous l'égide d'un fantasme, celui de la recherche d'une vie collective qui ne sacrifierait jamais le rythme individuel. Le nom pour qualifier ce fantasme lui est donné au hasard d'une lecture réalisée la même année, celle de *L'Été grec* de Jacques Lacarrière. Jacques Lacarrière ne l'orthographe qu'avec un seul « r » et associe l'« idiorrythmie » à une expérience religieuse historiquement déterminée, celle des moines du mont Athos. Barthes, quant à lui, détache la notion de toute idée d'effectivité réelle. En effet, Barthes assume de déshistoriciser complètement la notion, lui faisant perdre son caractère religieux aussi bien que toute idée de localisation réelle dans l'espace, pour n'en garder que la dimension fantasmatique. Il exclut ainsi tout ce qui pourrait venir contrarier l'utopie idiorrythmique : « Fantasme : scénario absolument positif, qui met en scène le positif du désir, qui ne connaît que des positifs<sup>15</sup> ». À la base de ce fantasme, il y a le constat de Barthes selon lequel il existerait un « lien consubstantiel entre pouvoir et rythme » : ce que le pouvoir imposerait avant tout, « c'est un rythme (de toutes choses : de vie, de temps, de pensée, de discours)<sup>16</sup> ». Parce que le pouvoir est toujours du côté de la « cadence cassante, implacable de régularité<sup>17</sup> », le rythme en serait venu à prendre dans nos sociétés un sens répressif, sacrifiant toute sa dimension idiosyncrasique. De ce fait, le fantasme idiorrythmique entreprend de protéger le rythme propre, c'est-à-dire de faire valoir un « rythme souple, disponible, mobile », admettant toujours la possibilité d'« une imperfection, un supplément, un manque, un *idios* » — tout ce qui, en somme, « n'entre pas dans la structure<sup>18</sup> ». Ainsi, une communauté idiorrythmique, pour Barthes, c'est « un groupement peu nombreux et souple, de

---

<sup>14</sup> D'après le titre d'un recueil collectif réunissant les travaux du « Centre de recherches philosophiques sur le politique » de la rue d'Ulm, regroupant des exposés prononcés au cours de l'année 1981-1982 : Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe (dir.), *Le Retrait du politique*, Paris, Galilée, 1983.

<sup>15</sup> Roland Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 69.

quelques sujets, qui essayent de vivre ensemble (non loin les uns des autres), en préservant chacun son *rhythmos*<sup>19</sup> ». Ni solitude excessive, ni communautarisme, le groupement idiorrythmique ménagerait la possibilité d'une « forme médiane, utopique, édénique, idyllique<sup>20</sup> » qui protégerait l'individu tout aussi bien d'un repli sur lui-même, stérile et potentiellement mortifère, que du non-respect de ses temporalités propres. La vie du groupe ne s'organiserait alors plus autour des scansionnements imposés de l'extérieur (la journée de travail, les « loisirs » codifiés en fin de semaine, les vacances, etc.), mais fonctionnerait plutôt comme « un fantasme de vie libre, à quelques-uns<sup>21</sup> », loin de la totalité sociale.

Le fantasme de Barthes est nourri par un réseau d'images, de scènes, de séquences. Aussi, le mont Athos, où Barthes n'est jamais allé, est-il prétexte à l'imagination d'une vie oisive en marge de la société. Cet imaginaire rejoint d'autres configurations fantasmatiques déjà pensées par Barthes dans ses écrits précédents. On peut penser au thème de la « société d'amateurs<sup>22</sup> », sociétés autotéliques de pure dépense dans lesquelles les membres s'adonneraient librement à leur art, sans souci de production ou de rentabilité. D'autres exemples se donnent à voir sous sa plume, par exemple dans « Le Lexique de l'auteur », où Barthes parle de « cléricature sans théologie », de « monastère sans foi », et de « phalanstère d'individualistes<sup>23</sup> », ou encore dans *Sade, Fourier, Loyola*, avec la « cité sadienne » et le « phalanstère fouriériste<sup>24</sup> ». Finalement, à chaque fois, Barthes mobilise la même mythologie du « Jardin suspendu », c'est-à-dire, pour reprendre ses mots, du « lieu suspendu », de la « collectivité en paix dans un monde en guerre<sup>25</sup> ».

Pour que le fantasme perdure, pour que le groupement reste idiorrythmique, il importe que la communauté ne soit fondée sur aucune adhésion ou appartenance commune : elle « ne protège pas une pureté<sup>26</sup> », ajoute Barthes. Le groupe ne saurait être cimenté par la défense d'une cause commune, qu'elle soit nationale ou fondée sur l'intérêt convergent d'une classe sociale. Barthes insiste d'ailleurs fréquemment sur ce point : son utopie à lui est « domestique » et « ménagère », elle n'est pas « politique<sup>27</sup> ». Elle est liée à l'organisation de l'habitat, à la constitution d'un emploi du temps, ou encore à l'entretien d'un art de vivre, mais n'est jamais orientée autour d'un programme politique

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>22</sup> Roland Barthes, « Vingt mots-clés sur Roland Barthes », *Œuvres complètes*, tome 4, préface et édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 861.

<sup>23</sup> Roland Barthes, *Le Lexique d'auteur. Séminaire à l'École Pratique des Hautes Études 1973-1974* suivi de *Fragments inédits de Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil / IMEC, 2010, p. 212.

<sup>24</sup> Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1980, p. 21.

<sup>25</sup> Roland Barthes, « Au séminaire » in *Œuvres complètes*, tome 4, *op. cit.*, p. 510.

<sup>26</sup> Roland Barthes, *Comment vivre ensemble ? op. cit.*, p. 94.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 177.

établi. Le parti politique en constituerait, en ce sens, l'exact contrepoint. Son utopie domestique à lui ne fait pas système, elle n'est pas dogmatique et n'emporte aucun principe doctrinal. Le seul dénominateur commun acceptable serait celui de la jouissance gratuite d'être ensemble, le simple plaisir de la sociabilité. Barthes invite alors à considérer le groupement « comme une machine homéostatique qui s'entretient elle-même : circuit fermé de charge et de dépense<sup>28</sup> ». Une communauté qui ne serait pas *atéleologique* retomberait inévitablement dans les affres de la communauté politique que Barthes voulait fuir.

C'est précisément sur ce point que la communauté idiorrythmique de Barthes rejoint la « communauté désœuvrée » de Nancy. Rappelons que Nancy tente de repenser la communauté sur fond de délitement des grandes téléologies politiques du XX<sup>ème</sup> siècle. Pour Nancy, la catégorie politique de « communauté » a été rendue caduque par l'expérience du totalitarisme et du communisme. Il convient de la repenser, délestée de ses oripeaux essentialistes, substantialistes et absolutisants. Nancy entreprend ainsi de sauver le commun de la communauté en l'envisageant sous le prisme du *désœuvrement*. Désœuvrée, la communauté doit l'être à double titre : désœuvrée car il n'est plus possible qu'elle fasse œuvre d'elle-même, mais désœuvrée aussi car elle renonce à toute idée de projet, d'œuvre ou de destin à accomplir. L'expérience moderne de la communauté réside donc dans son désœuvrement, ce dont Bataille aurait le premier eu l'intuition : « ni œuvre à produire, ni communion perdue, mais l'espace même, et l'espacement de l'expérience du dehors, du hors-de-soi<sup>29</sup> ». Barthes et Nancy pensent donc tous deux l'expérience de l'*avec* (le *cum* de la communauté) sur le mode de la déliaison, de la dissociation et de la dislocation, qu'ils la nomment « vivre-ensemble » comme Barthes, ou « comparution » et « être-singulier-pluriel » comme Nancy.

## 2. « L'APORIE D'UNE MISE EN COMMUN DES DISTANCES »

Nous venons de montrer que Barthes et Nancy ont en commun la déconstruction du concept de communauté, envisagée par le prisme de la *juste distance* que les membres se doivent de respecter. Tous deux pensent à la fois la dispersion et le rassemblement, la continuité et la discontinuité, la proximité et l'éloignement. La communauté à laquelle ils invitent à réfléchir n'est plus le produit d'une unification de sujets s'organisant collectivement autour d'une œuvre à produire, mais l'expérience d'un espacement, c'est-à-dire d'une mise à distance qui n'exclut pas le contact. C'est dans la distance à soi (comme présence-à-soi) et aux autres que doit être pensé le *rapport* – lequel ne va jamais sans un

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>29</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté désœuvrée*, *op. cit.*, p. 50.

écart ou une déliaison. Pourtant, si la communauté idiorrythmique de Barthes et la communauté désœuvrée de Nancy s'érigent sur un même geste déconstructif, elles diffèrent en de nombreux points. Les auteurs à partir desquels ils repensent la notion de communauté n'appartiennent pas au même champ. Le corpus principal de Barthes est fictionnel et littéraire, et se compose, entre autres, de *La Montagne magique* de Thomas Mann, de *Pot-Bouille* d'Émile Zola, de *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe et de *La Séquestrée de Poitiers* d'André Gide. Nancy, quant à lui repense la communauté en dialoguant *avec* et *contre* Heidegger, Bataille et Blanchot. Là où la réflexion de Barthes porte, à un niveau très pratique (voire prosaïque<sup>30</sup>) sur les manières d'être et les façons de vivre-ensemble, Nancy réfléchit la communauté sur un mode ontologique.

C'est le critère du *nombre*, et donc de la taille de la communauté qui achève de distinguer plus radicalement la pensée de la communauté de Barthes de celle de Nancy. En effet, le nombre de membres devant composer la communauté fait l'objet d'un traitement central, bien que différent, chez Barthes comme chez Nancy. À ce titre, rappelons que la réflexion de Nancy dans *La Communauté désœuvrée* reprend un article du même nom publié trois ans plus tôt dans *Aléa*<sup>31</sup>. Cet article répondait à une commande de Jean-Claude Bailly autour du thème « la communauté, le nombre ». Nancy reprendra d'ailleurs cet intitulé pour nommer la première partie de son livre. Il y dialogue avec Bataille, considérant que ce dernier, en faisant de la dualité du couple un « écart à la société », aurait retranché la « communauté des amants » de la communauté politique<sup>32</sup>. Pour Nancy, la pensée de Bataille n'est pas exempte d'une exaltation sacrificielle (et en cela dangereuse) du motif mythologique de la fusion communuelle des amants, petite totalité en état de souveraineté. À l'inverse de Bataille (mais aussi de Blanchot), Nancy pense la communauté de manière ouverte et élargie. Revenant sur cette question en 2014, il affirme : « si je recevais de Bataille la communauté en tant que communication des passions, je n'acceptais pas que celle-ci soit limitée aux amants<sup>33</sup> ». La communauté désœuvrée qu'appelle Nancy de ses vœux n'est donc pas limitée à quelques-uns : c'est une communauté du grand nombre. Nancy n'entend pas par-là « le grand nombre brassé par les flux de la consommation », qu'il renvoie au « capitalisme foisonnant<sup>34</sup> ». Ainsi distingue-t-il dans *La Communauté affrontée* deux conceptions de la communauté élargie à travers le motif de la dispersion : celle, désirable, qui tend

---

<sup>30</sup> Un exemple de cette dimension très concrète de la vie en commun à laquelle s'intéresse Barthes est celui du ménage : « Qui prend en charge l'ordre ménager des tâches ? Problème épineux des "communautés" modernes : qui fait la vaisselle ? → Problème des domestiques » (*Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 114).

<sup>31</sup> Jean-Luc Nancy retrace la genèse de cette publication dans *La Communauté affrontée*, *op. cit.*, p. 25 *sq.* Pour une réflexion originale sur le *nombre* de la communauté, voir Cosmin Toma, « Introduction », dans *Understanding Nancy, Understanding Modernism*, C. Toma (dir.), New York, Bloomsbury, 2023 [à paraître], p. 1-13.

<sup>32</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté désœuvrée*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>33</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté désœuvrée*, *op. cit.*, p. 31

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 23.

vers la « dissémination », et celle, repoussante, qui tend vers « l'émiettement » et la « pulvérisation stérile<sup>35</sup> ». Exposée au dehors, ouverte à l'autre et à l'autre en soi, la communauté désœuvrée concerne tous les êtres et tend vers l'innombrable, c'est-à-dire aussi bien vers le très grand nombre que vers l'illimité qu'on ne peut dénombrer.

Tout autre est la démarche de Barthes. S'interrogeant sur le « nombre optimal d'un groupe à l'idiorythmie », il considère qu'il doit « être inférieur à dix – à huit même<sup>36</sup> ». À rebours du principe d'incomplétude de Nancy, Barthes envisage bien un nombre à partir duquel borner la communauté. Certes, si la communauté fantasmée par Barthes est restreinte, il ne s'agit pas non plus pour lui de la réduire au très petit nombre du couple : « ni duel, ni pluriel (collectif)<sup>37</sup> ». L'enfer, c'est le couple, semble-t-il considérer : son fantasme ne saurait tolérer « l'immuable chambre à coucher, la clôture et la légalité, la légitimité du désir », et l'« appartement centré », ajoute-t-il, « ne peut être idiorythmique<sup>38</sup> ». L'idiorythmie suppose une configuration souple et mobile, ce que ne permettrait pas la vie en couple, courant toujours le risque d'une « aliénation réciproque (une “folie à deux”)<sup>39</sup> ». Ainsi, si Barthes et Nancy se rejoignent dans leur rejet de la forme duelle et communiale, soustraite au reste de la société, Barthes n'en envisage pas moins la communauté sous une forme résolument restreinte et élective. Il regrette que les utopies existantes ne portent que sur des formes plurielles et nombreuses, qu'il appelle « macro-groupements ». Son fantasme, écrit-il, « ne rencontre pas ces grandes formes », car les communautés trop nombreuses sont toujours « structurées selon une architecture de pouvoir<sup>40</sup> ». Les grandes formes ne peuvent perdurer qu'à condition d'adopter un « *timing* de quart d'heure en quart d'heure<sup>41</sup> », à la manière de casernes ou d'internats. Barthes déplore que les petits groupes ne fassent pas l'objet de plus d'investigations philosophiques ou psychanalytiques, comme si les formes d'études privilégiées devaient toujours porter sur les masses, la « gangue familiale ou bien la foule<sup>42</sup> ».

Nous voyons donc comment, sur le fond d'une même reconceptualisation de la notion de communauté, débarrassée de toute dimension substantialiste, contractualiste ou téléologique, l'entreprise de Barthes et celle de Nancy diffèrent pourtant quant à la taille souhaitable de la communauté. Contrairement à Barthes, Nancy n'abandonne jamais l'exigence inconditionnelle du commun, de sorte que pour lui, le *clinamen* de l'individu, c'est-à-dire son inclinaison ou inclination

---

<sup>35</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté affrontée*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>36</sup> Roland Barthes, *Comment vivre ensemble ?* *op. cit.*, p. 178.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>41</sup> *Ibidem.*

<sup>42</sup> *Ibidem.*



vers autrui, le pousse toujours à la communauté. Ce *clinamen* n'est pas identifiable, et ne se révèle que sur fond d'impropriété, d'où la formule du « rapport sans rapport » (ou de l'« exposition simultanée au rapport et à l'absence de rapport », ou encore du « rapport/non-rapport<sup>43</sup> ») fréquemment employée par Nancy, fidèle au motif du « X sans X<sup>44</sup> », souvent repéré chez Blanchot par Derrida. Puisque que la communauté de Nancy précède l'être, il n'est pas possible de la « perdre », pas plus qu'il n'est possible de la « retrouver ». À l'inverse, la communauté idiorrythmique de Barthes est dénombrable, restreinte, élective – en un mot, *limitée*. Il est donc tout à fait possible pour lui de parler d'échec de l'expérience communautaire. Plus encore, l'idiorrythmie contiendrait en elle-même son propre principe de dissolution : « le projet idiorrythmique implique la constitution impossible (surhumaine) d'un groupe dont le *Télos* serait de se détruire perpétuellement comme groupe<sup>45</sup> ». Autrement dit, Barthes fantasme une communauté sans chef et sans loi, sans hiérarchie et sans prescription, c'est-à-dire acéphale, mais admet d'emblée qu'un tel groupement n'est pas viable<sup>46</sup>. C'est ce que sa formule, « l'aporie d'une mise en commun des distances<sup>47</sup> », vise à exprimer.

Là où Barthes postule la condition aporétique de son fantasme, et s'en tient là, sur la crête de l'aporie, Nancy ne renonce jamais à penser le commun. Il ne s'agit pas pour lui de trouver des réponses effectives aux problèmes, mais de penser le commun comme *question*, « c'est-à-dire dans l'impossibilité de présupposer la solution du rapport, que ce soit dans un sujet ou dans une communauté<sup>48</sup> ». Question sans réponse, aussi nécessaire qu'impossible, Nancy enjoint à penser la communauté autrement que sur le mode de la simple applicabilité d'une règle de droit. Hors de tout horizon d'attente, dénuée de la logique du prévisible et du calculable, ce n'est qu'à ce prix que l'éthique hyperbolique de Nancy trouve à concevoir la communauté à la manière de Levinas déclarant dans *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* : « Qu'ai-je à faire avec la justice... il faut la justice<sup>49</sup> ». Nancy postule à la fois un principe de résistance à la communauté *et* la persistance de celle-ci. Contrairement à Barthes, donc, Nancy ne fait pas de l'aporie une image heureuse dont il faudrait se satisfaire. La

<sup>43</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté désœuvrée*, *op. cit.*, p. 224.

<sup>44</sup> Comme tel, le « rapport sans rapport » est visible chez Blanchot, dans *L'Entretien infini*. À propos des formulations de type « X sans X » que Derrida repère chez Blanchot, il note : « Le même mot et la même chose paraissent enlevés à eux-mêmes, soustraits à leur référence et à leur identité, tout en continuant de se laisser traverser, dans leur vieux corps, vers un tout autre en eux dissimulé » (Jacques Derrida, *Parages*, Paris, Galilée, 1985, p. 91 *sq.*). Sur cette même structure du « X sans X », voir aussi Jacques Derrida, *Demeure. Maurice Blanchot*, Paris, Galilée, 1998, p. 119 *sq.*

<sup>45</sup> Roland Barthes, *Comment vivre ensemble ? op. cit.*, p. 84.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>48</sup> Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Retrait du politique*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>49</sup> Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974, p. 200. Un autre exemple de cette double contrainte pourrait être trouvé chez Rosenzweig dans sa lettre du 9 juin 1924 à Gertrud Oppenheim, rappelant la nécessité d'une « limitation de toute politique (qu'il faut faire malgré tout) » (Franz Rosenzweig, *Der Mensch und sein Werk. Gesammelte Schriften*, 1, 2, p. 969). Ces deux exemples sont mis en avant par Gérard Bensussan dans « Levinas et la question politique », *Noesis*, 3, 2000, mis en ligne en 2004.

sortie du tragique de l'aporie passe chez Nancy par une pensée de l'évènement, de la communauté jamais réalisée mais toujours *à venir*. En somme, si Barthes comme Nancy se refusent à penser la communauté par le prisme de la fraternité ou de la parenté généalogique, Nancy persiste, lui, à penser l'*avec* de l'être-en-commun, là où Barthes opère un « découplage de la politique et de l'être-en-commun<sup>50</sup> ». Là où Nancy envisage le grand nombre, voire l'innombrable, Barthes pense la rareté, la sélection et l'élection. Deux conceptions du politique – ou, plus précisément, du « retrait du politique » – semblent ici se dessiner, qu'il nous reste à détailler.

### 3. LE « RETRAIT DU POLITIQUE » : REcul OU RETRACEMENT

C'est précisément dans les mêmes années où Nancy fait de la communauté un pôle de réflexion majeur que le syntagme « retrait du politique » apparaît. Nancy émet l'hypothèse selon laquelle le retrait serait « le geste — théorique et pratique — du rapport lui-même<sup>51</sup> ». Il entreprend alors d'interroger « l'essence » du politique et se demande si tout être-en-commun est toujours politique. Si Barthes pose la question du politique en des termes moins ontologiques, la question d'un éventuel « retrait du politique » va pour lui aussi de pair avec sa pensée de la communauté. Mais que faut-il entendre par « retrait du politique » ? Rappelons que le syntagme apparaît en décembre 1980, employé par les membres du Centre de recherches philosophiques sur le politique de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Cinq textes composent le premier cahier du Centre, regroupés en 1981 dans le recueil *Rejouer le politique*, dirigé par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. Le débat se poursuit ensuite en 1981-1982, donnant lieu à une parution en 1983, *Le Retrait du politique*. Il s'agissait de faire valoir une exigence de *retracement* de l'instance politique, « désormais privée de ses contours distincts et identifiés<sup>52</sup> ». Penser le « retrait du politique » implique, d'une part, de rompre avec le « tout est politique » qui prévaut actuellement, et d'autre part de permettre qu'une forme nouvelle de politique, une politique re-tracée, puisse émerger. Les membres du Centre n'entendent certainement pas « prôner un repli dans l'apolitisme », et disent vouloir non pas « se retrancher du politique ou le rejeter », mais « en rejouer au contraire, à nouveau frais, la question<sup>53</sup> ».

---

<sup>50</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté affrontée*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>51</sup> Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Retrait du politique*, *op. cit.*, p. 203.

<sup>52</sup> Jean-Luc Nancy, *La Communauté affrontée*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>53</sup> Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe (dir.), *Rejouer le politique*, Paris, Galilée, 1981, p. 18. Derrida distingue lui aussi le « retrait du politique » de la simple dépolitisation dans *Politiques de l'amitié*, faisant référence aux travaux du « Centre de recherches philosophiques sur le politique » auquel il a participé (Jacques Derrida, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994, p. 153).

Barthes rejoint Nancy sur la contestation du « tout est politique ». Tous deux révèrent le mouvement d’accomplissement sans reste du politique que Jean-Luc Nancy nomme « phénomène totalitaire<sup>54</sup> », dont découlerait fatalement « la disparition de toute “spécificité politique” dans la domination même du politique », le politique se confondant alors « avec toutes sortes d’instances (en premier lieu socio-économiques, mais aussi techniques, culturelles, psychologiques, etc.)<sup>55</sup> ». Barthes s’inscrit dans la même idée, avec des termes étonnamment proches de ceux de Nancy, regrettant lui aussi que « le politique saisi[sse] tous les phénomènes économiques, culturels, éthiques de la vie<sup>56</sup> ». Il ajoute – et sur ce point sans doute Nancy ne le suivrait pas – qu’il est regrettable que les conduites politiques se radicalisent, la radicalité étant pour lui toujours prête à verser dans l’hystérie ou le discours dogmatique. Barthes parle alors de *totalisme politique*, jouant comme Nancy avec le terme de « totalitarisme », en opposant le « minimalisme politique » au « maximalisme politique<sup>57</sup> ». Pour Barthes comme pour Nancy, l’effacement de la spécificité du politique revient à le vider de sa substance : « son inapparence est à la mesure de sa toute-puissance, et vice-versa<sup>58</sup> ». Comme Nancy, il n’entend pas simplement promouvoir une forme de dépolitisation, mais entreprend de penser le politique depuis ses bords extrêmes, depuis le dehors qui lui résiste : « il n’est pas question de liquider la politique au profit d’une dépolitisation pure et simple », et ajoute rechercher « un mode de présence dans le discours du politique qui ne soit pas ressassant<sup>59</sup> ». Autrement dit, penser le politique à nouveaux frais implique pour les deux auteurs d’en interroger la spécificité et d’en penser les abords et les contours.

Pourtant, si le point de départ de leur réflexion sur le « retrait du politique » est le même, les réponses qu’ils y apportent diffèrent, tout comme divergent leurs pensées respectives de la communauté. En annexe du *Retrait du politique*, Jean-Luc Nancy distingue finalement deux hypothèses différentes sur fond de « retrait du politique » : 1) soit le retrait retrace les contours de la spécificité du politique, 2) soit il s’opère par rapport au politique lui-même. Dans le premier cas, il s’agit de comprendre le retrait comme re-tracement, suivant la démarche derridienne, c’est-à-dire d’opérer « dans le retrait une “nouvelle” incision ou inscription, qui redécoupe ce dont il y a retrait<sup>60</sup> ». Dans le second cas, il s’agit de comprendre le retrait comme recul du politique, c’est-à-dire comme l’imagination d’« un espace *autre* que politique<sup>61</sup> » – ce qu’illustrerait, d’après Nancy, les

---

<sup>54</sup> Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Retrait du politique*, *op. cit.*, p. 188.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>56</sup> Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil / IMEC, 2002, p. 250.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>58</sup> Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Retrait du politique*, *op. cit.*, p. 188.

<sup>59</sup> Roland Barthes, « Vingt mots-clés pour Roland Barthes » [1975], in *Œuvres complètes IV*, *op. cit.*, p. 862.

<sup>60</sup> Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Retrait du politique*, *op. cit.*, p. 202.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 202.

cheminements de Bataille et Heidegger. Si Jean-Luc Nancy insiste bien sur le fait qu'il ne s'agit pas nécessairement de trancher entre les deux hypothèses, ou de faire jouer l'une contre l'autre, il nous semble que sa démarche est résolument plus proche du premier cas, tandis que celle de Barthes est proche du second. En ce sens, le « retrait du politique » de Nancy aurait à voir avec une ambition de *retracement* du politique, là où celui de Barthes s'accommoderait assez bien d'un *recul* du politique. Penser le retrait n'implique aucune déploration nostalgique de ce qui se serait retiré, mais invite plutôt à retracer à nouveau frais l'enjeu du politique, car « c'est bien *du* retrait du politique que surgit le politique "lui-même", sa question ou son exigence<sup>62</sup> ». Autrement dit, si c'est par la question du *rappport* et donc de la communauté que Nancy en vient à penser le « retrait du politique », ce n'est jamais sur fond d'abandon du commun, mais toujours selon un geste politique qui redécoupe ce dont il y a retrait. Nancy *rejoue* le politique, mais ne lui tourne pas le dos.

Tout autre est le « retrait du politique » de Barthes. Lorsque Barthes fantasme des communautés restreintes et électives en marge de la société, c'est bien à un espace *autre* que politique qu'il aspire, fût-ce sur le mode utopique ou imaginaire. Le retrait a donc davantage valeur de *recul* du politique pour lui, voire de *retraite* : silence du mystique, retraite de l'écrivain, sacrifice d'Abraham. Barthes ne se retrouve pas dans la posture de l'intellectuel engagé et militant, et met en scène son retrait, en particulier dans « La Préparation du roman », où il affirme son « goût du retrait, de la retraite »<sup>63</sup>. Il réactive assez largement dans les dernières années toute une mythologie romantique, reprenant à son compte les lieux communs de l'histoire littéraire sur le romantisme comme défense de l'individualité, épanchement lyrique et fusion mystique du soi avec la nature<sup>64</sup>. Assumant de plus de plus la séparation de l'écrivain d'avec le monde qui l'entoure, sur le mode rousseauiste (abondamment cité dans *Le Neutre* et dans *La Préparation du roman*), Barthes fait mine d'abandonner pour de bon l'exigence du commun. Son retour paradoxal à la subjectivité et à ce qu'il nomme la « casuistique de l'égoïsme<sup>65</sup> » est donc concomitant de la fin de sa tentative de penser le vivre-ensemble. Son « retrait du politique » est donc bien un *recul* du politique, sur le mode tragique, au profit d'une poétique du livre à venir. Ultimement, Barthes fantasme l'écriture d'un Livre architectural, total, achevé, encyclopédique peut-être, capable de contenir le monde en son sein. En somme, là où Nancy, sur fond d'inachèvement, d'incomplétude et de fragmentation, n'abandonne

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>63</sup> Roland Barthes, *La Préparation du roman*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>64</sup> Sur le romantisme de Barthes dans *La Préparation du roman*, voir Éric Lecler, « Le romantisme sentimental de Barthes dans *La Préparation du roman* », *Les XIX<sup>e</sup> siècles de Roland Barthes*, dir. José-Luis Diaz et Mathilde Labbé, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2019, p. 107-123.

<sup>65</sup> Par « casuistique de l'égoïsme », Barthes nomme ainsi, suivant Nietzsche, « ces choses mineures — alimentation, lieu, climat, délassements, toute la casuistique de l'égoïsme — infiniment plus importantes que tout ce que l'on a jusqu'à présent tenu pour important » (*La Préparation du roman*, *op. cit.*, p. 297).

jamais la pensée du commun, Barthes, lui, dramatise la solitude de l'écrivain et renoue avec une conception heureuse de la totalité<sup>66</sup>.

\*\*\*

Si la communauté idiorrythmique de Barthes et la communauté désœuvrée de Nancy partagent le même refus des hypostases collectives et du partage d'une substance commune, elles n'en diffèrent pas moins radicalement dans leurs visées. Par conséquent, se donnent à lire deux conceptions différentes du « retrait du politique » : le retrait comme « retracement » du politique pour Nancy, et le retrait comme « recul » du politique pour Barthes. Là où Nancy affirme l'inconditionnalité de l'exigence du commun, Barthes fait valoir une idiosyncrasie qu'aucune politique ne peut prendre en charge. Tous deux procèdent donc à un travail de délimitation notionnelle du politique, en pensant la communauté *à la limite*, c'est-à-dire à sa limite, à la limite de toute pensée.

#### BIBLIOGRAPHIE

BARTHES Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

—, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1980.

—, *Œuvres complètes, tome IV : Livres, textes, entretiens (1972-1976)*, préface et édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2002.

—, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil/IMEC, 2002.

—, *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens. Cours et séminaire au Collège de France (1976-1977)*, Paris, Seuil/IMEC, 2002.

—, *La Préparation du roman I et II. Cours et séminaires au collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil/IMEC, 2003.

—, *Le Lexique d'auteur. Séminaire à l'École Pratique des Hautes Études 1973-1974 suivi de Fragments inédits de Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2010.

BENSUSSAN Gérard, « Levinas et la question politique », *Noesis*, n° 3, 2000, en ligne.

BLANCHOT Maurice, *La Communauté inavouable*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

COSTE Claude, « Roland Barthes par Roland Barthes ou Le démon de la totalité », *Recherches & Travaux*, n° 75, 2009, p. 35-54.

---

<sup>66</sup> Sur le rapport paradoxal de Barthes à la totalité, voir Claude Coste, « Roland Barthes par Roland Barthes ou Le démon de la totalité », *Recherches & Travaux*, n° 75, 2009, p. 35-54.

DERRIDA Jacques, *Parages*, Paris, Galilée, 1985.

—, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994.

—, *Demeure. Maurice Blanchot*, Paris, Galilée, 1998.

GOULD Thomas, *Silence in Modern Literature and Philosophy Beckett, Barthes, Nancy*, Stevens, London, Palgrave Macmillan, 2018.

LACOUÉ-LABARTHE Philippe et NANCY Jean-Luc, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978.

—, *Rejouer le politique*, Paris, Galilée, 1981.

—, *Le Retrait du politique*, Paris, Galilée, 1983.

LECLER Éric, « Le romantisme sentimental de Barthes dans La Préparation du roman », *Les XIX<sup>e</sup> siècles de Roland Barthes*, dir. José-Luis Diaz et Mathilde Labbé, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2019, p. 107-123.

LEVINAS Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.

MARTY Éric, « Maurice Blanchot, Roland Barthes, une "ancienne conversation" », *Les Temps Modernes*, vol. 654, n° 3, 2009, p. 74-89.

NANCY Hélène, « Ainsi Barthes, ainsi », *Le Portique*, nos 37-38, 2016, en ligne.

NANCY Jean-Luc, *Demande. Philosophie, littérature*, Paris, Galilée, 2015.

—, *La Communauté désavouée*, Paris, Galilée, 2014.

—, *Le Plaisir au dessin*, Paris, Galilée, 2009.

—, *La Déclosion (Déconstruction du christianisme, 1)*, Paris, Galilée, 2005.

—, *La Communauté affrontée*, Paris, Galilée, 2001.

—, *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996.

—, *La Communauté désœuvrée* [1986], Paris, Christian Bourgois, 1990.

TOMA Cosmin, « Introduction », in *Understanding Nancy, Understanding Modernism*, C. Toma (dir.), New York, Bloomsbury, 2023, p. 1-13.